

DU NGBAKA A L'AKA EN QUÊTE DES CATÉGORIES

Jacqueline M.-C. THOMAS
LACITO (LP 3121 du CNRS)

*Notice: This material may be protected
by copyright law (Title 17 U.S. Code)*

L'intitulé de cet article résume en quelques mots ma biographie professionnelle, signifiant par là que l'orientation théorique de mes travaux en linguistique a été axée sur la recherche d'unités opérationnelles au niveau de la syntaxe et des procédés permettant de les mettre en évidence.

Pour la description complète d'une langue, quel modèle suivre ?

Lors de ma première expérience linguistique, je me suis trouvée confrontée au problème de la description complète d'une langue — le ngbaka-ma'bo. langue oubanguienne de Centrafrique. La question qui se posa *a priori* fut celle de la méthode à suivre pour décrire cette langue dans sa totalité, rendant compte d'une façon homogène et cohérente du système linguistique envisagé et de ses structures, sans chercher à les fondre dans un moule pré-existant.

Il existait alors (1958-1960) quelques descriptions de langues « exotiques » très traditionnelles où les catégories du discours réponaient à des définitions sémantiques, correspondant assez généralement à ce que l'on pouvait trouver comme « catégories grammaticales » ou « parties du discours » dans la langue du descripteur, à cette réserve près que celui-ci ne se plaçait jamais consciemment sur le plan de l'analyse syntaxique.

S'il s'agissait, par un procédé analogique du même ordre, de chercher à définir les « catégories » du ngbaka, l'entreprise me paraissait, à travers la connaissance que j'avais acquise de la langue, impossible à réaliser de cette façon. Les notions que je possédais des structures du français et de telle ou telle autre

langue européenne ou africaine ne me semblaient pas constituer un modèle possible pour la description du ngbaka.

Sur le plan théorique, André Martinet proposait alors une réflexion particulièrement intéressante, notamment dans le domaine de la détermination, où il établissait une hiérarchie stricte distinguant les niveaux primaire et secondaire, et dans la recherche d'une unité au niveau du discours — équivalent du phonème en phonologie — où il proposait le *monème*¹.

A cette époque cependant, le point de réflexion auquel il était parvenu faisait du monème une unité dont la définition était plus proche de l'unité sémantique que de l'unité syntaxique.

Or, il apparaissait rapidement qu'en ngbaka les deux ne coïncidaient pas obligatoirement; d'autre part, il est évident qu'une vue d'ensemble sur une langue donnée nécessite généralement un aménagement des principes proposés au niveau théorique. Ceux-ci, en effet, partant toujours et nécessairement de l'expérience du théoricien, aussi variée et nombreuse que possible, cette expérience ne peut parvenir à couvrir ni à transcender la multiplicité des réalités, aussi ne propose-t-elle jamais que des fragments de généralités, valables — au mieux — pour un domaine linguistique déterminé et pour un aspect de la description.

Comment analyser le discours ?

Devant la masse du discours dont je disposais, m'apparaissait la nécessité, pour comprendre, d'organiser le matériau. En premier lieu, catégoriser, puis chercher la combinatoire rendant compte des structures, de la hiérarchie et du fonctionnement de l'ensemble du système.

Il fallait donc trouver les unités des différents niveaux, organisés en systèmes et la (ou les) clefs de ces systèmes. Pour les sons, on avait le modèle de la phonologie, avec la recherche — description, définition et classement — des phonèmes; pour le sens, on pouvait se référer au monème. Au niveau de la combinaison syntaxique il restait à dégager des unités qui me paraissaient être les « catégories grammaticales »; je dénommai celles-ci par la suite (d'après les modèles préexistants) *syntaxèmes*² pour éviter les diverses

1. André Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 1967.

2. Les principales étapes de cette recherche se trouvent dans Jacqueline M.-C. Thomas (1963), *Le parler ngbaka de Bokanga*, Paris-La Haye, Mouton, 307 p. (chap. 2 : « Monèmes »); Jacqueline M.-C. Thomas et Luc Bouquiaux (1967), *La détermination*

confusions et controverses suscitées par l'emploi du terme trop marqué de « catégories ».

Pour échapper à l'ethnocentrisme des définitions traditionnelles inspirées des études faites sur quelques grandes langues indo-européennes, la réflexion devait s'orienter vers la recherche de critères de définition des « catégories grammaticales » — unités du niveau syntaxique (syntaxèmes) — aussi rigoureux que ceux qui permettaient de définir les phonèmes — unités du niveau phonologique.

La phonologie étant donc le modèle retenu, ses procédés se trouvaient-ils applicables à cet autre niveau ? Si la définition du phonème est fondée sur son caractère distinctif, dans le cas du syntaxème (« catégorie grammaticale »), ce type de preuve de la réalité de l'unité n'existe pas. Il reste cependant les critères positionnels, oppositionnels et combinatoires.

Il m'apparaissait d'autre part qu'il était tout autant nécessaire, au niveau de la syntaxe, pour la définition des syntaxèmes, qu'à celui de la phonologie de trouver un cadre d'application. De la même façon que pour le phonème, le monème constitue un cadre de définition tout à fait adéquat, pour le syntaxème (catégorie grammaticale), on pourra retenir le type d'énoncé.

Me référant aux propositions d'André Martinet qui tendent à faire partir l'analyse de la langue des expressions les plus simples

des catégories grammaticales dans une langue à classes. *La classification nominale dans les langues négro-africaines* (G. Manessy et M. Houis (eds)), Paris, Ed. du C.N.R.S., p. 27-44; Luc Bouquiaux (1970), *La langue birom (Nigeria septentrional)*, Paris, Les Belles-Lettres, 498 p. (chap. 2 : « Les catégories grammaticales », 121-188); Luc Bouquiaux et Jacqueline M.-C. Thomas (1971), *L'enquête de terrain et l'analyse grammaticale, Enquête et description des langues à tradition orale I*, Paris, S.E.L.A.F. (NS 1), 259 p. (chap. II.4 : « Les catégories grammaticales »).

On voit donc que, dans un premier temps (1963), j'utilisais, pour cette même recherche des unités opérationnelles du niveau syntaxique, le terme *monème* (emprunté à André Martinet). Cependant, l'étude de langues africaines à classes nominales nous amenait, Luc Bouquiaux et moi-même, à prendre conscience de l'inadéquation du monème, unité sémantique, avec les unités syntaxiques, ce que nous exposons en 1967, reprenant alors l'expression *catégorie grammaticale*, devenue rapidement *catégorie*. Ce terme déjà trop employé dans diverses acceptions fut ensuite (1971 : 176) remplacé par *syntaxème*.

Depuis 1971, « syntaxème » a été repris dans quelques travaux, mais « catégorie » reste toujours très employé : France Cloarec-Heiss (1972), *Le verbe banda*, Paris, S.E.L.A.F. (TO 3), 142 p. (chap. I : « Catégories »), de même qu'en 1986, *Dynamique et équilibre d'une syntaxe : le banda-linda de Centrafrique*, Paris, S.E.L.A.F. (D.L.M.E. 2), 568 p. (chap. I : « Catégories »), et Gladys Guarisma (1973), *Le nom en bafia*, Paris (S.E.L.A.F. 35/37), 245 p. (chap. 3 : « Catégories grammaticales »). En revanche, Nicole Tersis (1972), *Le zarma (Niger)*, Paris, S.E.L.A.F. (B 33-34), 220 p., utilise « catégories grammaticales » (chap. III), mais passe à « syntaxème » en 1981, *Economie d'un système. Unités et relations syntaxiques en zarma*, Paris, S.E.L.A.F. (B 87-88), 589 p. (chap. III : « Les unités syntaxiques ou syntaxèmes »).

du discours et plus particulièrement de la recherche de l'énoncé minimum qui lui est propre, je me proposai de situer la définition des syntaxèmes dans un cadre lui-même défini. Le cadre le plus simple, le mieux défini et définissable, se trouvant être cet énoncé minimum, irréductible et original, je le retins donc comme type d'énoncé-base (référence ou étalon), à partir duquel s'élaborait toute la combinatoire et dont découlaient tous les types d'énoncés servant de cadres à la définition des unités syntaxiques.

Cette recherche revêt un certain caractère formel et systématique que me paraissent largement justifier le flou, l'impressionnisme et l'ethnocentrisme que révèlent encore trop de descriptions fondées sur l'introspection logico-sémantique, peut-être défendable pour l'analyse d'une langue maternelle, certainement pas pour toute autre.

Peut-on définir la catégorie grammaticale par la fonction ?

D'autre part, on trouvait alors — et on trouve encore — bien des descriptions qui, dans la louable intention d'effectuer une analyse de la langue à l'aide d'unités syntaxiques définies, prennent, comme critère de définition des catégories grammaticales, la fonction. Ainsi, on dira qu'est Nominal (ou Nom) tout lexème qui peut être Sujet ou Objet du Verbe; mais, dans ce type d'analyse, quand on visera ensuite à définir la fonction, on en viendra à dire que : sera Sujet ou Objet la fonction où figurera le Nominal. C'est là le raisonnement circulaire par excellence qui ne peut rien démontrer ni définir.

En revanche si l'on a, dans un premier temps, déterminé le cadre de base de la langue étudiée, son énoncé minimum (dans l'exemple choisi, le ngbaka-ma'bo, il est à deux termes), on pourra définir les syntaxèmes figurant dans ce type d'énoncé de la façon suivante :

N (Nominal) est 1 (1^{re} position)
et 2 (2^e position)
de B (énoncé à deux termes)

1	2		
vō	dó	« une personne vient »	//une personne / vient//
ʔá	vō	« c'est une personne »	//c'est / une personne//

tandis que V (Verbal) est 2 de B et seulement 2, et Ac (Actualisateur) est 1 de B et seulement 1.

Pour faciliter la schématisation, on appelle B l'énoncé à 2 termes, C l'énoncé à 3 termes, D celui à 4 termes, E celui à 5 termes, etc.

On aura donc :

$$N = B_{1-2}$$

$$V = B_2$$

$$Ac = B_1$$

Ensuite, lorsqu'on dira : est Sujet ou Prédicat telle ou telle catégorie — en l'occurrence

$$S = N \sim Ac$$

$$P = V \sim N$$

on n'aura plus ce va-et-vient entre la fonction déterminant la catégorie et la catégorie déterminant la fonction. On obtient la définition des syntaxèmes par un type de critères spécifiques, celle des fonctionèmes par un autre type.

En synchronie, la fonction ne permet pas mieux de définir la catégorie qu'elle ne la crée. Il me semble de plus que cette option a le regrettable inconvénient de confondre les niveaux de l'analyse (ceux de la syntaxématique — définition des unités grammaticales — et de la fonctionématique — définition des unités fonctionnelles).

Un exemple ngbaka-ma'bo

Pour mieux illustrer les problèmes que me posaient la description du ngbaka et la nécessité où je me trouvais de chercher un procédé d'analyse satisfaisant, je prendrai l'exemple suivant. Par rapport à ce qu'une définition classique appellerait Nom, on a en ngbaka deux séries de termes dont la combinatoire et l'occurrence sont différents :

— des « Noms » à détermination médiate et forme invariable

nô-kā-wōlōsè	« la marmite de la femme »	N
	/la marmite de la femme/	

— des « Noms » à détermination immédiate et forme variable

nō-wōlōsè « la jambe de la femme » ND
/la jambe | la femme/
nōnō « la jambe »

Les premiers (N) peuvent figurer dans un Enoncé simple, non déterminés :

nō ʔōpō « la marmite est cassée »
//la marmite / est cassée//

Les seconds (ND) ne peuvent figurer dans un Enoncé simple que déterminés :

nō-wōlōsè gōmō « la jambe de la femme est cassée »
//la jambe | la femme / est cassée//

ou en Enoncé complexe, en forme libre (redoublée) :

ʔé gbō nō-é, nōnō gōmō
« elle s'est cogné la jambe qui s'est cassée »
//elle / frappe / jambe | sa # la jambe / se casse//

Si l'on considère sous d'autres aspects ces deux types de termes, comment se caractérisent-ils ?

— Sémantiquement :

- les premiers désignent des êtres, des choses, des abstractions... (N)
- les seconds nomment les parties du corps, des termes de parenté... (ND)

— Quantitativement :

- les premiers forment un inventaire théoriquement ouvert (N)
- les seconds, un inventaire théoriquement fermé (ND)

Cependant, on constate que certains termes peuvent appartenir tantôt à la première, tantôt à la seconde série³ :

ngō-kā-wōlōsè
« le marigot de la femme » /le marigot | de | la femme/ N

3. Cette possibilité n'est valable que pour des N — de la première série — qui peuvent dériver en ND — seconde série —. L'inverse n'est pas vrai : *ND > N.

ngō-sôtè

« l'eau de son corps » /l'eau | corps + son / ND

ngō-kā-wōlōsè

« la marmite de la femme » /la marmite | de | la femme/ N

nō-só

« la marmite de viande » /la marmite | la viande/ ND

tandis que des termes de parenté ne font pas partie de la seconde :

lè-kfà

« mon enfant » /enfant | mon/

lè-kā-wōlōsè

« l'enfant de la femme » /l'enfant | de | la femme/ (N)

On pourrait en déduire qu'il s'agit de deux types de détermination, la première contractuelle, la seconde d'inhérence; mais ceci ne justifie pas la nécessité, pour la seconde série (ND), de recevoir une détermination ou sa modification formelle, soit son absence totale d'autonomie, alors que la première (N) dispose de cette autonomie.

En posant ce problème dans le cadre de l'analyse par type d'énoncé, on aura :

	1	2	
B (énoncé à	<i>vō</i>	<i>dō</i>	« une personne vient »
2 termes)	<i>ʔá</i>	<i>vō</i>	« c'est une personne »

$$vō = B_{1-2} = N$$

mais **nō gōmō* (la jambe est cassée) et **ʔá nō* (c'est une jambe) sont impossibles.

	1	2	3	
C (énoncé à	<i>nō — é</i>	<i>gōmō</i>		« sa jambe est cassée »
3 termes)	<i>ʔá</i>	<i>nō — é</i>		« c'est sa jambe »

$$nō = C_{1-2} = ND$$

où *vô* apparaît comme distinct de *nô* par l'appartenance au type d'Énoncé à deux (*vô*) ou trois (*nô*) termes⁴.

La définition du syntaxème dans une langue à forte morphologie

Pour mes débuts dans la description, j'avais eu la chance d'avoir affaire, avec le *ngbaka*, à une langue à faible morphologie⁵, ce qui me permit de consacrer toute mon attention à la syntaxe. Un peu plus tard, quand furent abordées des langues à forte morphologie, la recherche des catégories a posé le problème du découpage des termes. Ce fut d'abord le cas du *birom*, décrit par Luc Bouquiaux (1970), puis d'une façon générale des langues bantoues : Gladys Guarisma avec le *bafia* (1973) et moi-même avec l'*aka* (1974). Dans ces langues, l'amalgame constant fait que le discours se découpe difficilement en unités à frontières définies. Il faut, pour remédier à cet inconvénient, que l'analyse morphologique très soignée — qui permettra la segmentation de l'énoncé — précède la définition des syntaxèmes.

En effet, si en *birom* on retient un énoncé tel que :

é *mwāt* « c'est une personne »

celui-ci présente apparemment deux termes; mais on aura :

é *bi.māt* « ce sont des personnes »

qui en compte trois; ou encore à « deux » termes :

é *yīs* « c'est un œil »

é *zēŋ* « c'est la saison sèche »

4. Le terme *vô* peut aussi figurer dans un Énoncé C (à 3 termes) :

vô-gbó dō « tous les gens sont venus »
ʔā vō-gbō « ce sont tous des gens »

mais ce type d'Énoncé n'est pas, pour *vô*, le plus petit énoncé possible, comme il l'est pour *nô*. La définition des syntaxèmes retiendra donc le type d'énoncé (c'est-à-dire le plus petit énoncé possible dans lequel figurera le syntaxème) comme premier critère de détermination. Ce problème est traité plus loin.

5. La morphologie est ici conçue comme : variations formelles dans le cadre d'un paradigme synthématique ou syntagmatique, sans modification de la structure syntaxique et sans changement du sens de l'unité sémantique de base. Une langue à faible morphologie fait peu usage des variations formelles, une langue à forte morphologie en fait un usage important. Donc, pour la première, on peut passer très vite à l'analyse syntaxique, les unités étant clairement distinctes les unes des autres.

Cependant, si l'on choisit des énoncés comme :

é *wò.rôm* « c'est un *Birom* »
 é *bī.rôm* « ce sont des *Birom* »
 é *ē.môs* « c'est un marteau »
 é *bā.môs* « ce sont des marteaux »
 é *rī.zá* « c'est un nom »
 é *bā.zá* « ce sont des noms »

aucun doute n'est permis quant au dénombrement des termes — il y en a trois dans tous les exemples cités — et l'on constate, par le biais de l'analyse morphologique, que des termes apparemment simples, comme *mwāt*, *yīs* ou *zēŋ*, sont en fait des amalgames d'un préfixe de classe nominale (IN) avec le nominal (N) :

<i>w.māt</i>	> <i>m.w.āt</i>	« personne, homme »
<i>∅.yīs</i>	> <i>yīs</i>	« œil »
<i>ē.yīs</i>	> (pfs <i>ē.yīs</i>)	
<i>∅.zēŋ</i>	> <i>zēŋ</i>	« saison sèche »

Quand le préfixe de classe est, comme ici, à représentation *∅*, devrait-on considérer qu'il n'y a pas de terme? Dans ce cas, il nous a paru plus juste de faire appel à la notion de paradigme de la catégorie (syntaxème).

Dès l'instant que l'on a pu discerner l'existence du syntaxème (IN) qui est représenté par un terme à frontières définies dans les cas de :

wò.rôm / *bī.rôm* « un / des *Birom* »
ē.môs / *bā.môs* « un / des marteaux »
rī.zá / *bā.zá* « un / des noms »

et parfois représenté pour *ē.yīs* (~ *yīs*) / *bā.yīs* « un œil / des yeux », on peut constater que les termes : *wò.*, *ē.*, *rī.*, *bī.*, *bā.*... constituent un paradigme, dans lequel vient naturellement s'insérer une représentation *∅* du syntaxème, qu'on qualifiera IN (Indice nominal) :

wò.
ē.
rī.
bī.
bā.
∅.

Celui-ci (\emptyset), de même que les autres éléments de la catégorie (syntaxème), alterne avec un partenaire pluriel : \emptyset . / nì. ~ ò.

Peut-on considérer un syntaxème à représentation \emptyset ?

Le problème de l'amalgame et de la représentation \emptyset d'un élément d'une catégorie s'étend à celui de la représentation \emptyset d'une catégorie tout entière ou, du moins, au problème de la représentation minimale d'un syntaxème.

La définition retenue a été la suivante : sera considéré comme syntaxème une entité qui entre dans la combinatoire sur le plan de la linéarité du discours, ce qui donne obligatoirement au paradigme catégoriel (syntaxématique) *au moins une* représentation phonématique et en exclut les seules flexions tonales (par exemple lorsqu'il s'agit de langues à tons).

Prenons des énoncés tels que :

(ngbaka)	ʔé kpi	« il se meurt »	
	ʔé kpi	« il est mort »	
	ʔé kpi	« il est irréversiblement mort »	
(aka)	á dò.è	« il faut qu'il parte »	ǎ -V̂-ě
	á dò.à	« il part »	ǎ -V̂-ǎ
	à dò.á	« il est parti »	ǎ -V̂-ǎ *

On considère ici que le locuteur choisit différentes formes du terme (kpi ~ kpi ~ kpi ou 'dò- ~ 'dò-'), comme c'est le cas dans la dérivation, voire la composition (de la même façon qu'il choisirait « il coupe » ~ « il découpe » ~ « il recoupe »), et non pas une combinatoire spécifique de termes syntaxiques linéairement combinables (soit kpi + ʔ, kpi + ʔ, kpi + ʔ ou ʔ + dò, ʔ + dò) où il y aurait succession de termes choisis dans des paradigmes syntaxématiques différents (Verbal + Modalité), l'un de ces paradigmes étant toujours représenté par les tons (Modalité) et l'autre par le phonématisme (Verbal).

6. Le symbolisme du schéma tonal *morphologique* est le suivant :

- ˘ ton bas
- ˆ ton haut (dominant)
- ˆ ton descendant (dominant)
- * ton (haut ou bas) dominé par le ton lexical du verbal.

Si l'on peut concevoir cette dernière optique comme un procédé d'abstraction visant à faciliter l'analyse morphologique, on ne peut en aucun cas prétendre qu'il s'agit là d'une réalité du discours, ni d'une possibilité phonologique (phonologiquement le ton est un trait pertinent du phonème vocalique, quel que soit le traitement qui peut être réservé aux différents traits pertinents dans le cadre de la morphologie).

Nous prendrons maintenant un autre exemple aka, où l'on examinera une série de combinaisons dont les termes sont choisis :

— soit dans le paradigme du Verbal'

dò- « aller » > dòǎk- « aller ensemble »
dòǎp- « aller continuellement »

	V		
bà.tò bá	-dò-	ǎ	bà.tò bá dòà « les gens s'en vont »
bà.tò bá	-dò-	ǎ	bà.tò bá dòà « les gens sont en train de partir »
bà.tò bá	-dò-	ǎ	bà.tò bá dòà « les gens sont partis »
bà.tò bá	-dòǎk-	ǎ	bà.tò bá dòáká « les gens sont tous partis »
bà.tò bá	-dòǎp-	ǎ	bà.tò bá dòápá « les gens continuent à s'en aller »

7. Dans la forme structurelle, le schéma tonal morphologique verbal est figuré en *superposition* (1) et non en *opposition* (2) — ce qui est graphiquement plus aisé — pour éviter une présentation linéaire qui incite à une interprétation syntagmatique (c'est-à-dire combinatoire), alors qu'il s'agit d'un choix paradigmatique (c'est-à-dire qui fait exclusivement appel à la commutation) :

(1) | bá 'dò- ǎ |

plutôt que :

(2) | bá ʔ ʔ dò-ǎ |

— soit dans des paradigmes différents* (MA, Modalité Aspectuelle + V, Verbal)

	MA	V	
bà.tò bá	mũ-	-dò-	ã
			bà.tò bá mù-dòá
			« les gens sont bien partis »

Au niveau de l'analyse, cette interprétation n'exclut nullement le choix des diverses formes verbales, mais les situe dans une perspective différente qui peut s'exprimer en termes d'espace :

- le choix vertical est asyntaxique (il est paradigmatique; il y a commutation de termes relevant d'une même catégorie (termes simples, dérivés, composés ou formes flexionnelles d'un même terme — comme les flexions des formes verbales); il est hors combinatoire (on remplace un terme de l'énoncé par un autre);
- le choix horizontal est syntaxique; c'est une combinatoire (on ajoute ou on enlève un terme de l'énoncé)*.

Le cadre de l'analyse pour la définition des syntaxèmes

Si, dans un premier temps, il m'apparaissait opportun de retenir l'énoncé minimum comme cadre de base de l'analyse, le problème n'en demeurerait pas moins posé du choix et de la définition de ce cadre, car l'expression d'« énoncé minimum » a fait l'objet de diverses interprétations et, même si l'on s'en tient à

8. *Ibid.*

9. Comme illustration des choix possibles, on peut donner en reprenant les exemples précédents :

- le choix vertical, paradigmatique et asyntaxique est représenté par
dò-
dòák-
dòán-
- le choix horizontal, syntagmatique et syntaxique est représenté par
mũ-dò-

Dans le premier cas, il y a commutation, dans le second combinaison. Le premier comporte un changement sémantique (par dérivation), le second un changement de structure (par détermination).

celle que je lui donnais pour mon usage personnel (énoncé irréductible et original, le plus petit possible de la langue donnée), il n'en demeurerait pas moins bien des possibilités de confusion sur le contenu exact que je réservais à la notion. D'autre part, la seule définition de cet énoncé-étalon (ou énoncé-base) ne suffirait pas à définir la succession progressive des énoncés devant constituer le cadre d'analyse choisi.

La nécessité du cadre lui-même me paraît évidente (encore qu'il me faille perpétuellement la démontrer !) : on ne peut en effet comparer que des choses comparables et les choses ne sont comparables que lorsqu'elles sont situées sur un même plan. Une unité d'un ensemble est différente d'une unité d'un autre ensemble sauf si les deux ensembles sont rigoureusement identiques. Il en va donc de même pour les différents types d'énoncés et c'est dans cette perspective que s'est située la recherche du cadre d'analyse.

Ainsi, prenant deux énoncés tels que :

(ngbaka)	vō dó	« la personne vient »
	nō-ê gómò	« sa jambe est cassée »

on pourrait dire que vō et nō sont tous des Nominaux, puisque tous deux sont en 1^{re} position par rapport au verbal, et que ces deux énoncés sont irréductibles — mais l'un est à deux termes et l'autre à trois termes. On ne pourra cependant pas dire que trois termes constituent le minimum possible pour la langue où ce minimum est de deux termes (vō dó).

C'est effectivement un énoncé minimum au sens irréductible (nō-ê gómò, mais pas *nō gómò), mais ce n'est pas un énoncé minimum au sens possibilité minimale d'énonciation de la langue, puisqu'en ngbaka le nombre de termes en dessous duquel on ne peut pas descendre est de deux. Ceci signifie toutefois qu'on ne tient pas compte de l'injonctif :

dòdò « viens ! »

Faudrait-il alors retenir l'énoncé minimum à un terme ? La question se pose de savoir ce que ce type d'énoncé apporterait dans la perspective qui est la nôtre — à savoir fournir un cadre d'analyse pour la définition des syntaxèmes.

Dans ce type d'énoncé, on verra apparaître l'injonctif, l'excla-

matif, la réponse et l'interrogation qui vont faire intervenir à peu près tous les lexèmes de la langue et quelques morphèmes :

dòdò	« viens! »	vò	« une personne! »
ɲì	« oui! »	ɲí	« non! »
yê	« lui! »	má	« comment? »

mais ces énoncés sont hors commutation — ou plus exactement ils commutent tous les uns avec les autres — et hors combinatoire; ils sont, selon notre option, asyntaxiques, dans le sens hors combinatoire. Ils ne permettent donc pas la définition.

En revanche, quand il y a combinatoire — c'est-à-dire deux termes, au moins — rien n'interdit de retenir ce type d'énoncés spécifiques qui sont parfaitement syntaxiques et donc linguistiquement appréhendables, même si des références extérieures sont nécessaires pour en faire percevoir la signification intégrale.

dò ndâ « viens ici! » est linguistiquement appréhendable. Le fait que l'injonction s'adresse à X ou à Y et n'est perceptible que par la vision du geste ou du regard du locuteur est un phénomène extra-linguistique qui nuance la signification dans un contexte situationnel, mais ne modifie en rien l'expression linguistique. La compréhension de cet énoncé linguistique sera différente selon sa situation d'énonciation (conversation, récit, appel...), mais il est toujours — même hors situation — linguistiquement appréhendable.

Toutefois, on se gardera de mélanger ce type d'énoncés spécifiques avec les autres — de caractère non marqué —, puisque cela permettra, en leur temps, de définir les catégories qui les caractérisent. Ces énoncés spécifiques (E_x), représenteront en effet le cadre particulier de définition des syntaxèmes qui en constituent la marque.

ɲé ɲé-kà	« où est-il? »	kà	C _x
	//il / est / où?//		
ɲé ɲé-ngò	« il est au marigot »	ngò	C ₃
	//il / est / le marigot//		

Ces deux types d'énoncés se présentent comme formellement identiques, les termes ngò et kà y occupant la même position 3. Seulement ngò figure dans un énoncé non spécifique et pourra figurer dans n'importe quel autre énoncé non spécifique ou spécifique :

ngó má	« qu'est-ce que c'est que cette eau? »
	//l'eau / comment?//
ɲá ngó	« c'est de l'eau »
	//c'est / l'eau//

en revanche, kà, interrogatif, n'apparaîtra jamais que dans un énoncé de type spécifique dont il constitue la marque propre. Si l'on retient ce type d'énoncé spécifique, comme cadre particulier, distinct de celui que présentera un énoncé non marqué du même nombre de termes, on pourra y définir une série de syntaxèmes différents de ceux de l'énoncé non marqué et propres à l'énoncé spécifique.

Autres cas d'application

Cette recherche d'une définition rigoureuse des syntaxèmes est nécessaire pour éviter le plus possible l'inévitable projection du connu sur ce qui est à découvrir — les manifestations trop évidentes de notre ethnocentrisme — que n'empêchent pas un type de raisonnement circulaire comme celui qui veut définir la catégorie par la fonction et réciproquement ou une option résolument universaliste qui ne vise qu'à retrouver dans toutes les langues envisagées que le génie de la sienne propre.

Le cas du *zarma*, langue du Niger, décrite par Nicole Tersis, me paraît pouvoir illustrer assez clairement cette possibilité de raisonnement ethno- ou exo-centriste aboutissant à des résultats bien différents qui, dans le premier cas, donne du *zarma* une vision très traditionnelle d'une langue sans grande originalité et sans grandes ressources et, dans le second, met en relief des traits caractéristiques, dont le plus évident est l'homogénéité des structures à tous les niveaux.

Dans la première perspective, on considérera l'existence des catégories classiques du Verbe, kà « venir », du Nom hánsi « chien », támù « chaussure », de l'Adjectif bì « noir », avec la nécessité de proposer pour une série de « Noms » — ceux du type támù, soit un changement de catégorie sans modification formelle :

támù « chaussure » (N) < > támù « marcher » (V),

soit une homonymie N - V.

En revanche, dans la seconde perspective, faisant usage de cette définition des syntaxèmes à l'aide des critères formels stricts — positionnels, combinatoires et permutatoires — inspirés des méthodes rigoureuses de la phonologie, on aboutit à une phononomie tout autre du système syntaxématique de la langue.

On aura non pas trois catégories classiques, Nom, Verbe et Adjectif, mais quatre syntaxèmes, dont la dénomination importe peu, mais qu'on pourra provisoirement appeler :

Neutre	támù	« chaussure », « marcher »
Actif	kà	« venir »
Statif	hánsi	« chien »
Descriptif	bí	« noir »

Leur définition se fait dans le cadre restreint de l'énoncé minimum à deux termes (B) :

1	2		
à	támù	« il marche »	} $N = B_{1-2}$
támù	- nô	« c'est une chaussure »	
bòró	támù	« l'homme marche »	
à	kà	« il vient »	} $A = B_{2(-1)}$
*kà	- nô	(est impossible)	
*íkà	- nô	(est également impossible)	
bòró	kà	« l'homme vient »	
*à	hánsi	(est impossible)	} $S = B_1$
hánsi	- nô	« c'est un chien »	
*bòró	hánsi	(est impossible)	
à	bí	« il est noir »	} $D = B_{2(+1)}$
*bí	- nô	(est impossible), mais	
íbí	- nô	« c'est le noir », comme	
bòró	bí	hánsi - nô « l'homme est noir »	

Ainsi támù (N) se trouve caractérisé par la possibilité d'occuper les positions 1 et 2 de l'énoncé à deux termes (B_{1-2}), hánsi (S) ne pourra figurer qu'en première position (B_1), ce qui suffit à le distinguer du précédent et de kà et bí qui ne se rencontrent qu'en seconde position (B_2); ces deux derniers nécessitent pour être

définis l'un par rapport à l'autre une caractéristique supplémentaire, ce sera la possibilité dérivationnelle de bí (D) qui sous sa forme dérivée íbí s'insère dans la catégorie (S), comme hánsi, possibilité dérivationnelle que ne possède pas kà (A); bí sera donc défini $B_{2(+1)}$ et kà $B_{2(-1)}$; les symboles (+1) et (-1) figurant la possibilité ou l'impossibilité dérivationnelle les rendant aptes ou non à figurer en première position.

L'examen de la combinatoire ne fera que confirmer les résultats obtenus par la distribution. On constatera notamment qu'il n'y a aucune spécificité absolue de détermination pour une catégorie particulière (comme c'est le cas pour le Verbal et pour le Nominal avec leurs modalités respectives dans une langue qui présente ce type de syntaxèmes et l'opposition Nom/Verbe), même s'il existe des combinaisons préférentielles pour certaines d'entre elles (en l'occurrence, le déterminatif pour támù et hánsi, l'énonciatif pour támù et kà).

Maintenant, si nous passons au niveau fonctionnel, il apparaît que la fonction prédicative, où se spécialise le Verbal dans les langues à opposition verbo-nominale (sans en exclure totalement le Nominal, sous certaines conditions), est ici assumée par tous les syntaxèmes, avec une seule restriction pour S (hánsi) qui ne peut être prédicatif qu'en combinaison syntagmatique et non isolément.

Un autre exemple sera celui du *sakalava*, langue de Madagascar, décrite par Dominique Thomas-Fattier¹⁰. On peut y envisager deux possibilités d'interprétation d'un type syntagmatique, selon que l'on aura donné une définition catégorielle différente au syntaxème-base du syntagme. Ainsi, dans une optique, disons traditionnelle — pour ne pas la qualifier d'ethnocentrique —, on aura un syntagme fonctionnel, régi par un syntaxème Fonctionnel, type am.

návi am-tanána ízi	« il arriva au village »
//a arrivé / au village / il//	
záho miása am-nó	« je travaille pour toi »
//je / travaille / pour toi//	
záho míla-mikoráña am-itsika-diábi étu	
« je désire parler à nous tous ici »	
//je / désire parle / à nous tous / ici//	

10. Dominique Thomas, 1982, *Le sakalava, dialecte du nord-ouest de Madagascar*, Paris, S.E.L.A.F. (ASE 10), 381 p.

Or l'existence d'une telle catégorie « Fonctionnel » est très contestable et fait davantage référence à sa traduction en français qu'au comportement réel du syntaxème en sakalava. Celui-ci sera mieux défini (selon notre proposition de définition des catégories grammaticales) comme Verboïde, qui présente avec le Verbal quelques caractéristiques communes (formes aspectivo-temporelles, limitées à un paradigme restreint pour le Verboïde¹¹), mais pas toutes — notamment l'appartenance au type d'énoncé¹² —, ce qui permet de les définir respectivement.

Ce Verboïde se trouve, du fait de son sens locatif « être à », limité dans ses possibilités d'emploi à un registre qui est assez comparable à celui que présente, dans d'autres langues, le Fonctionnel, régisseur d'un certain type de syntagme auquel il confère l'autonomie fonctionnelle. Il est possible — et même vraisemblable — que, dans une perspective diachronique, la spécification fonctionnelle que lui impose son sémantisme aboutisse à une modification catégorielle; cependant, synchroniquement, dans l'état actuel de la langue décrite, cette interprétation anticipative ne serait pas justifiée.

Le Verboïde se distingue d'ailleurs d'un véritable Fonctionnel, rangó, à la fois par sa dérivation spécifique (de type verbal défectif), par sa combinatoire (également de type verbal défectif) et par son appartenance au type d'Enoncé (à quatre termes pour rangó).

Si l'on peut avoir des énoncés de structure apparemment comparables, tels que :

1. miása amin-(n)ó záho « je travaille pour toi »
2. miása rangó-éla fzi « il travaille depuis longtemps »

11. Paradigme du Verboïde :

	Neutre inaccompli	Accompli
Actif	am	t-am
	a	t-a
Passif	amín	t-amín

12. V = Enoncé à deux termes (l'E à un terme serait également possible, mais nous avons vu qu'étant hors combinatoire nous l'excluons d'office puisque ne permettant pas la définition).

ndoi fzi « il arrive » //arrive / il//

Vd = Enoncé à trois termes

fzi am tanána « il est au village » //il / c'est au / village//

il serait très fâcheux, pour une compréhension réelle du système syntaxique de la langue, de les confondre :

1. //travaille / pour + toi / je//
2. //travaille / depuis | longtemps / il//

au lieu de :

1. //travaille # c'est à + / toi / je// P ≠ P S
2. //travaille / depuis | longtemps / il// P C S

Divers emplois du Verboïde peuvent par ailleurs en témoigner :

záho tamín ni mandéha nizáha burúku S P C
//moi / c'est à (Pa) / le | aller | voir | sanglier//
« je suis allé voir le sanglier »

iró efá-am pihínaga S P C
//eux / déjà | c'est à (An) / le manger//
« ils sont déjà en train de manger »

rósu nandéha amín táni ni-arábu P ≠ P ≠ P C
//parti # aller # c'est à (Pn) / la terre | les | les Arabes//
« il partit, s'en alla en terre arabe »

aúmbi zépi mbóla-ay átin-vála á-pi S P C ≠ P C
//bœufs | en question / encore | c'est à (An) + / dans | enclos #
c'est à (An) / là-bas//
« les bœufs en question sont encore à l'intérieur de l'enclos là-bas »

Mon objectif était donc, au cours de cet exposé, de montrer ce que pouvait apporter de positif à la description linguistique — et notamment pour dégager l'originalité d'un système —, la recherche et la définition systématique des syntaxèmes et le respect strict d'une distinction entre les niveaux de l'analyse, séparant le catégoriel du fonctionnel, en particulier.

Paris, mai 1980.